

La méthode de la réforme

par Ṭāhā Ḥusayn
(*Al-Muqtabas*, 1er février 1912)

Je ne connais, pour réformer la langue, que trois voies — anciennes et non nouvelles — et je ne prétends nullement les avoir inventées, car d'autres réformateurs les ont déjà empruntées avant moi.

La première, c'est de publier et de faire revivre les œuvres anciennes des Arabes, ces livres de science et de littérature qu'ils ont composés, afin que les lecteurs puissent en tirer deux bénéfices nécessaires.

Le premier est d'apprendre les styles authentiques de l'arabe, de s'imprégner de ses expressions les plus choisies et de mesurer l'étendue de l'intelligence et de la culture de nos ancêtres.

Le second est de susciter chez les lecteurs un sentiment de grandeur pour cette gloire perdue, pour cet honneur disparu — un sentiment assez puissant pour les pousser à se lever afin de le reconquérir, et de rendre à la nation arabe la dignité et le rang politique élevé qu'elle occupait jadis.

À cette voie s'ajoute la traduction des ouvrages utiles écrits par les Européens, afin d'élargir nos esprits et d'élever nos âmes.

Le défunt *Ustadh al-Imam* — que Dieu lui fasse miséricorde — avait parcouru déjà un long chemin sur cette voie. Il fonda la *Société pour la renaissance des livres arabes*, qui publia *Al-Mukhaṣṣaṣ* et d'autres ouvrages. Mais la mort l'emporta avant qu'il n'ait pu mener son œuvre à terme, et la société se dissout sans laisser de trace.

L'an dernier, j'ai lu que le gouvernement, grâce aux efforts de mon illustre maître *Aḥmad Zaki Pacha*, avait adopté une décision en ce sens. Mais une année entière s'est écoulée sans résultat, et je crains que cette initiative n'ait rejoint, elle aussi, le passé.

La deuxième voie consiste à réunir un groupe de savants versés dans la langue, connaissant à fond sa matière et ses procédés, afin qu'ils créent les termes nouveaux dont notre époque a besoin — selon les méthodes légitimes de la dérivation, de la métaphore ou de l'emprunt adapté.

Ce groupe devrait aussi s'employer à remplacer les mots dialectaux si répandus par leurs équivalents corrects de la langue classique, et à veiller sur les normes de l'écriture, de la poésie et de l'éloquence — protégeant ainsi ces arts des intrusions des faux poètes et des faux écrivains.

Nous avons aujourd'hui plus que jamais besoin d'un tel corps, car *l'arabe classique est devenu une langue artificielle*. Elle ne retrouvera sa vitalité première que si elle trouve, parmi ses fils, des *médecins habiles* capables d'en diagnostiquer les maux et d'en trouver les remèdes.

Il y a quelques années, un projet de ce genre vit le jour au *Club des enseignants*. Nous nous en réjouîmes et en espéâmes le meilleur. La presse accueillit l'idée avec louanges et enthousiasme. Mais bientôt, elle sombra dans un profond sommeil, et ses espérances ne sont plus aujourd'hui que les rêves charmants d'un succès imaginaire.

La troisième voie consiste à *habituer les enfants, dès leurs premières années, à la précision du langage et au choix du mot juste*, par tous les moyens possibles. Ainsi, ils grandiront avec une intuition naturelle de la langue arabe, et n'auront besoin de la grammaire que comme d'une forme de philosophie linguistique — ce qui est, au fond, sa véritable fonction.

Et je ne vois personne *plus apte* à cette tâche, ni *plus capable* de la mener à bien, que *M. Ahmad Effendi al-Qaṭṭān*, dans son petit « jardin » dont il vous a parlé il y a quelques jours. S'il peut me promettre d'y cultiver la langue arabe classique comme on cultive l'intelligence et le caractère, il mérite alors mes plus vifs éloges — et il nous incombe à tous de nous lever et de faire tout notre possible pour fonder ce jardin et d'autres semblables.

Par ces trois voies, que j'ai exposées ici en détail, nous pourrons rendre à la langue arabe la gloire qu'elle possédait jadis.

Ṭāhā Ḥusayn

Al-Muqtabas, 1er février 1912